

ABONNEMENT.

Saumur :
 En an. 30 fr.
 Six mois 16
 Trois mois 9
 Poste :
 En an. 35 fr.
 Six mois 18
 Trois mois 10

On s'abonne :

A SAUMUR,
 Au bureau du Journal
 ou en envoyant un mandat
 sur la poste,
 et chez tous les libraires.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

INSERTIONS.

Annonces, la ligne. 10 c.
 Réclames, — 30
 Faits divers, — 75

RÉSERVES SONT FAITES
 Du droit de refuser la publication
 des insertions reçues et même payées,
 sauf restitution dans ce dernier cas.
 Et du droit de modifier la rédaction
 des annonces.
 Les articles communiqués
 doivent être remis au bureau
 du journal la veille de la repro-
 duction, avant midi.
 Les manuscrits déposés ne
 sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS,
 A L'AGENCE HAVAS
 8, place de la Bourse,

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis con-
 traire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en tim-
 bres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR

3 Octobre 1883.

BULLETIN

Les nouvelles couches républicaines, cette
 génération tant célébrée par feu Gambetta
 et dont le gouvernement actuel commence à
 avoir sérieusement peur, viennent de mettre
 la France dans une situation déplorable.

Nous n'avions pas assez de la guerre du
 Tonkin, des méchantes intrigues de l'Alle-
 magne et de la haine de l'Italie. Il restait à
 nous mettre à dos l'Espagne. Les nouvelles
 couches n'ont pas manqué l'occasion.

Cette France, autrefois si hospitalière, a
 injurié un souverain invité par le gouverne-
 ment. Ce souverain est le seul qui, en Eu-
 rope, ait fait à la République l'honneur d'une
 visite officielle.

On l'a sifflé, conpue, on a même tenté
 de se livrer à des voies de fait contre lui.
 C'est grâce à l'intervention d'un citoyen cou-
 rageux qu'Alphonse XII n'a pas eu la tête
 brisée par un pavé.

Les journaux des nouvelles couches
 avaient prêché cette infamie, et ils applau-
 dissent à son accomplissement. C'est tout
 naturel. Quelles considérations pourraient
 arrêter les hommes qui ont déchaîné la
 guerre civile en face des baïonnettes prus-
 siennes !

Mais que dire de ce ministère qui, étant
 prévenu, n'a su prendre aucune précaution
 pour garantir l'hôte royal contre les désor-
 dres de la rue.

M. Grévy a fait des excuses au roi d'Es-
 pagne ; mais il lui a dit que « nos lois sont
 impuissantes à réprimer de pareilles mani-
 festations ».

Cette explication est inacceptable, à moins
 que le gouvernement ne soit aussi imbécile
 que les nouvelles couches.

Il est inadmissible qu'on n'ait pu faire

place nette sur le passage du cortège royal
 qui a failli être renversé par la foule. La po-
 lice a laissé faire, soit parce qu'elle n'avait
 pas d'ordres, soit parce que le préfet n'avait
 pas su prendre ses mesures. La preuve,
 c'est que les journaux intransigeants félici-
 tent de son inaction ce même Camescasse
 dont ils réclamaient récemment la démis-
 sion.

Le gouvernement n'a pas fait son devoir,
 c'est d'une évidence qui crève les yeux.

Les excuses de MM. Grévy et Ferry n'effa-
 ceront pas leur faute.

Ils n'ont pas su se conduire.

Le gouvernement s'est montré aussi bête
 que les nouvelles couches ; et c'est à lui que
 le pays devra s'en prendre des complica-
 tions qui peuvent être la suite de ce funeste
 incident.

LE ROLE DE LA POLICE.

Nous lisons dans le *Constitutionnel* :

« On peut dire que la police s'est con-
 duit à l'arrivée de S. M. le roi Alphonse
 XII à Paris comme si elle avait été de com-
 plicité avec les braillards qui ont violé les
 lois de l'hospitalité française. Sous tout
 gouvernement régulier, la première satis-
 faction qui eût été donnée à un souverain
 qui se serait trouvé dans le cas du roi Al-
 phonse, c'eût été la révocation du préfet de
 police.

« La police, en effet, devait être infor-
 mée de ce qui se passait. Elle devait l'être
 d'autant mieux que tous les journaux
 avaient formulé leurs craintes en redoutant
 ce qui est arrivé. Dans ce cas, il fallait sau-
 ver à tout prix la dignité nationale, empê-
 cher coûte que coûte l'écœurante manifes-
 tation projetée par la canaille de Paris ; il
 fallait mettre sur pied au besoin toute la
 garnison de la Seine. On l'a bien fait pour
 l'enterrement de Gambetta. On pouvait, par
 un solide rideau de troupes, isoler la foule
 hurlante du souverain devenu l'hôte de la
 France. Enfin, la police avait en mains
 tous les moyens d'éviter ce qui a eu lieu.

Elle a déployé moins de force que lorsqu'il
 s'agit de réprimer l'émeute du Champ de
 Mars. Elle a mis plus de troupes en mou-
 vement contre Louise Michel que pour
 sauver l'honneur national de l'affront que
 lui ont infligé les braillards de Paris, sa-
 luant par des huées et des sifflets l'arrivée
 du roi Alphonse.

« Ou la police ne savait rien, ou elle
 était de connivence avec les insulteurs du
 roi d'Espagne. Si elle ne savait rien, à
 quoi sert-elle ? à quoi servent les millions
 qu'elle dévore chaque année ? Si elle était
 informée, elle était complice.

« Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est
 responsable du scandale. Il pouvait être
 évité par la police. Ce scandale n'eût eu
 lieu dans aucune capitale de l'Europe. Il ne
 pouvait se produire que sous un régime
 républicain contre un monarque. La police
 républicaine, on peut le dire, était donc
 dans son rôle en l'encourageant ou par son
 impéritie ou par sa malveillance. »

LE SCANDALE DE M. WILSON.

La plupart des journaux de toutes nuan-
 ces sont unanimes à reconnaître que le scan-
 dale de samedi est l'œuvre de M. Wilson.
 Les extraits suivants édifieront nos lecteurs.

Le *Gaulois* dit :

« Le premier coupable, nommons-le har-
 diment et en toutes lettres : c'est le Prési-
 dent de la République.

« Avant d'aller en Allemagne, le Roi avait
 voulu faire sa visite officielle à la France.

« On n'aurait pas pu alors broder sur la
 sottise histoire du « Roi-Uhlan » avec laquelle
 on a égaré les esprits.

« Le Roi estimait qu'avant tout il y avait
 pour lui une dette de reconnaissance et de
 sympathie à payer à la France.

« Mais M. Grévy chassait à Mont-sous-
 Vaudrey et ne voulait pas se déranger. Il fit
 prier le Roi d'ajourner sa visite.

« Que Sa Majesté aille d'abord en Alle-
 magne ! » disait-il.

« Le Roi insistait pour commencer par
 Paris. Il y eut dix jours de pourparlers entre
 Madrid et Paris. C'est malgré lui — c'est
 parce que M. Grévy l'a voulu — qu'il est
 allé d'abord en Allemagne.

« Saviez-vous cela, monsieur Lalou, vous
 qui, dans la France, avez fait appel au pa-
 triotisme contre le roi-uhlan ? »

« Saviez-vous cela, monsieur Rochefort,
 qui avez mené la même campagne dans
 l'*Intransigeant* ? »

« Ce n'est pas la faute du roi d'Espagne,
 ce n'est pas même la faute de M. de Bis-
 mark, c'est la faute du Président de la Ré-
 publique si l'intention du roi Alphonse a pu
 être odieusement travestie, si l'hommage
 qu'il avait voulu rendre à notre pays est de-
 venu une occasion de scandale.

« Et quand le mal était fait, quand ce
 mot — inepte d'ailleurs — de « roi-uhlan »
 put être prononcé, vous n'avez pas eu seu-
 lement le courage, vous, Président de la Ré-
 publique, de dire la vérité, de la faire pro-
 clamer par vos journaux, d'ouvrir les yeux
 à la foule ! Au contraire, le journal de M.
 Wilson a attisé le feu d'injustes colères et
 semé le mensonge...

« Le mensonge après la lâcheté.
 « On dirait vraiment que ce n'est pas le
 Président de la République qui est allé re-
 cevoir, samedi, à la gare du Nord, le roi
 d'Espagne et qui lui a tendu la main pour
 le trahir aussitôt, qui n'a pas eu seulement
 le courage de monter dans la voiture royale,
 en voyant qu'il pouvait y avoir un péril à
 partager avec son hôte ; non, c'est l'ami du
 régicide Alibaud. M. Jules Grévy a mis
 samedi la République au ban de la civilisa-
 tion.

« Il ne portait pas sa Toison d'or. S'est-il
 du moins rendu justice en se reconnaissant
 indigne de la porter ?

« La journée de samedi est peut-être la
 plus néfaste que nous ait encore donnée la
 République.

« Samedi, le pied a glissé à notre gou-
 vernement, non pas dans le sang, mais dans
 la boue.

« C'est la chute du cabinet, parbleu ! et

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LA PERLE DE NUREMBERG

Par Louis COLLAS

XI

CONCLUSION.

Quelques mois après, par une tiède soirée d'au-
 tomne, deux femmes étaient assises sur les bords
 du lac de Côme. L'une d'elles avait depuis long-
 temps atteint la maturité ; l'autre était jeune en-
 core, mais ses traits étaient pâles, ses joues amaig-
 rées ; la tristesse de sa physionomie était en har-
 monie avec son costume noir. Ses grands yeux
 trahissaient une indécible mélancolie. Elle semblait
 absorbée dans la contemplation des eaux limpides
 où se reflétaient les rayons du soleil couchant, les
 rochers de la rive et le feuillage des arbres éche-
 lonnés sur le coteau.

— Anna, dit la plus âgée, regrettes-tu d'avoir
 quitté Nuremberg ?

— Pourquoi le regretterais-je ? Je n'avais que
 toi à y aimer. Rien ne me rattachait au pays où
 j'avais grandi ; en m'en éloignant, je n'ai pas une
 fois reporté mes regards en arrière.

— C'est moi qui t'ai conduite ici. J'espérais

qu'en retrouvant les souvenirs de ton enfance, tu
 y retrouverais aussi ta gaieté.

— Me suis-je jamais plainte ?

— Jamais ; mais jamais aussi ta bouche ne
 sourit, jamais tes yeux n'ont un rayonnement
 joyeux. Tout dans ton visage et ton maintien trahit
 des réflexions que tu renfermes en toi-même. Tu
 souffres et tu te refuses à me confier tes chagrins.

— Je n'en ai pas.

— Si tu n'en avais pas, serais-tu aussi insensi-
 ble aux beautés de la nature, au charme du pays
 natal ? Autrefois tu aspirais au jour où tu pourrais
 revoir la rive enchantée sur laquelle tu fis tes pre-
 miers pas sous le regard de ta mère. Quand je te
 faisais la description des sites enchanteurs où fut
 ton berceau, ton cœur battait avec violence, tes
 yeux s'animaient, tu éprouvais la nostalgie du pays
 natal. Et cependant tu y es venue d'un cœur
 indifférent, et depuis que tu es entourée des objets
 vers lesquels te portait l'élan de ton cœur, tu les
 regardes d'un air morne et froid, comme s'ils ne te
 rappelaient aucun souvenir.

La jeune fille restait silencieuse, sa nourrice
 reprit :

— Tu as voulu restaurer la demeure de ta fa-
 mille et lui rendre son ancien éclat. Les travaux
 avancent, tu n'y prends pas intérêt, c'est à peine
 si tu les remarques. Tu fuis le monde ; la solitude
 n'est jamais assez profonde pour toi.

— Ne me suffis-tu pas ?

— Non, je ne te suffis pas, avoue-le, Anna, tu
 penses toujours à lui.

La jeune fille tressaillit, et sa pâleur plus accentu-
 ée prouva que le coup avait porté juste.

— Pourquoi évoques-tu ce souvenir ? dit-elle, je
 t'avais priée de ne pas me parler de lui.

— Oui, tu m'en as priée, et jusqu'à ce jour je
 me suis conformée à ton vœu ; ce silence me
 coûtait, j'en ai observé cependant. Mais aujourd'hui,
 je ne puis me résigner à voir mon Anna chérie se
 concentrer dans sa douleur, repousser les confi-
 dences de l'amitié et s'interdire jusqu'à l'espoir du
 bonheur qu'elle pourrait saisir si elle voulait tendre
 la main.

Les joues d'Anna se couvrirent d'une subite
 rougeur.

— Non, dit-elle, tu ne parviendras pas à me
 prendre au piège de cette illusion. Désir ou espoir,
 cette pensée est bien loin de mon esprit, et tu
 chercherais en vain à m'arracher un aveu de ma
 faiblesse. Celui dont tu me parles m'a fait au
 cœur une incurable blessure. J'ai voulu me venger
 en m'élevant au-dessus de lui de toute la hauteur
 de mon dévouement. Ce sont les adieux que j'ai
 cru devoir lui adresser. Cette satisfaction obtenue,
 je me suis promis de l'oublier.

— Es-tu sûre d'avoir réussi ?

Anna, au moment de répondre, hésita ; elle

sembla quelques instants rêveuse, puis reprit :

— Parlons d'autre chose.

— Je le veux bien.

Mais, ainsi qu'il arrive souvent, le sujet qu'elles
 voulaient éviter se présentait à chaque instant tan-
 tôt sous une forme, tantôt sous une autre. Anna,
 irritée de cette persistance avec laquelle le souve-
 nir qu'elle voulait chasser s'imposait, prit le parti
 de garder le silence. Son regard était fixé sur un
 point noir qui se montrait à l'horizon à travers la
 brume du soir. Ce point se rapprochait, glissait sur
 la surface immobile du lac, et bientôt prit l'aspect
 d'une barque dont un vent propice gonflait les
 voiles. La distance qui la séparait du rivage dimi-
 nuait sensiblement.

— Allons-nous-en, dit Anna qui avait suivi du
 regard le sillage avec une attention extraordinaire.

— Attendons encore un peu, répartit la nour-
 rice.

Elles venaient cependant de se lever lorsque le
 bateau heurta sa proue contre un rocher du rivage.
 Un homme encore jeune sauta à terre et fixa l'a-
 marre au tronc d'un arbre voisin.

Anna se cramponna au bras de Giovanna, et un
 faible cri s'échappa de ses lèvres ; sa pâleur était
 extrême, son cœur battait avec une violence inouïe,
 elle venait de reconnaître Charles ; elle vit ensuite
 son beau-frère, M. Morget, en compagnie d'une
 jeune femme qui, aux dernières clartés du jour,

tout indique que c'est là ce que voulaient le Président de la République et son gendre, — son compère.

» On suit fil à fil la trame du complot qu'ils ont ourdi et qui, pour atteindre le ministère, frappe la France dans sa sécurité, dans son honneur !

» Le journal du gendre nous l'a dit en toutes lettres : « Le Président de la République ira à la gare malgré ses vives répugnances. Il y est contraint par M. Jules Ferry. »

» Voilà la manœuvre assez clairement dénoncée. »

LE RÉVEIL.

Voici sous quel titre et avec quelle satisfaction M. Henri Rochefort apprécie les manifestations contre le roi d'Espagne :

« Maintenant que le jeune Alphonse, après avoir suffisamment pleuré dans son casque, est dans un excellent wagon-salon, tout près de rentrer dans sa capitale et à l'abri des coups de sifflet, notre conscience nous oblige à déclarer que la manifestation, non moins spontanée qu'hostile, par laquelle il a été accueilli, nous a réconforté comme un gage précieux pour l'avenir..... »

» Nous avons senti, devant cette explosion, que la France de 1883 ne ressemblait plus à celle de 1870, et qu'elle mettrait aujourd'hui autant d'énergie à défendre son sol qu'elle avait mis alors de facilité à l'abandonner..... »

» Les monarchistes, qui sont bien obligés de faire appel à l'étranger, puisqu'en France personne ne veut plus d'eux, affectent de croire que les sifflets de samedi ont créé pour le pays un péril sérieux. Nous croyons, nous, qu'ils serviront à faire réfléchir l'Allemagne beaucoup plus qu'à irriter. Le brevet de colonel du 45^e uhlans conféré au roi d'Espagne quelques jours avant son arrivée à Paris constituait, de la part de M. de Bismarck, un outrage et une menace à notre endroit. On s'est ému de l'outrage, et il doit s'apercevoir que le temps des menaces est passé.

» Il y a quelques années à peine, nous laissions tomber les provocations. Nous les relevons maintenant..... »

Voilà du vantardisme qui ne sera pas du goût de tout le monde. Est-il permis d'avoir un langage plus provocateur, qui donne plus de prise à la haine des Allemands ?

LE VOYAGE DU ROI D'ESPAGNE.

Alphonse XII est arrivé avant-hier à Bordeaux à 6 heures du soir.

Le préfet Saissot-Schneider, le maire, le général commandant, le consul d'Espagne, toutes les autorités sont venus saluer Alphonse XII. La foule, très-nombreuse, a crié : « Vive le Roi ! » Un seul cri de « Vive la République ! » a été étouffé par les acclamations. Le Roi a dîné au buffet.

Puis il est parti par un train spécial pour Irun.

lui parut charmante et tenait un enfant dans ses bras.

Anna se demandait si elle rêvait et, clouée à sa place, ne trouvait pas la force de faire un mouvement, de prononcer une parole.

— Nourrice, nourrice, dit-elle enfin avec l'accent du reproche, tu savais cela ; en m'amenant, en me retenant ici, tu me tendais un piège.

— Oui, je savais que tu y rencontrerais un homme qui t'aime avec passion, que tu aimes toi-même plus que la vie, quoique ta fierté se refuse à en faire l'aveu. C'était le seul moyen de mettre un terme à une situation douloureuse sous laquelle tu aurais fini par succomber. Il est temps de lever le sceau que tu avais mis sur tes lèvres, de renoncer à cette contrainte que tu t'étais follement imposée.

En ce moment Charles s'approchait, suivi de son beau-frère et de sa sœur.

— Anna, dit-il, pardonnez-moi de venir vous surprendre dans la solitude où vous avez voulu vous réfugier ; vous vous êtes dérobée aux témoignages de ma reconnaissance, il fallait bien que je trouve moyen de vous les adresser. Il fallait bien que la mère qui vous doit son fils vous dise qu'elle n'a cessé de vous bénir, depuis que, grâce à vous, la joie est revenue dans sa maison. Ma sœur, exprimez-moi votre reconnaissance ; dis-lui aussi que le nom d'Anna est revenu constamment dans nos entretiens ; dis-lui avec quelle effusion de respect

Sa Majesté était hier soir, à cinq heures, à Madrid.

A minuit, à Hendaye, avant de franchir la frontière, Alphonse XII a reçu les hommages de M. Laurens, préfet des Basses-Pyrénées, et des autorités civiles et militaires.

A Irun, station frontière d'Espagne, le colonel Lichtenstein, aide de camp du Président de la République, a pris congé du Roi.

LA PRESSE ALLEMANDE.

La Gazette nationale s'exprime de la manière suivante :

« On se demandera dans toute l'Europe s'il est possible d'entretenir des relations politiques durables avec un Etat dont les rapports avec l'étranger peuvent être influencés par des idées aussi folles que celles qui ont donné lieu au scandale de samedi, par de pareils actes de brutalité et par la faiblesse visible que le gouvernement a montrée en présence de ces faits.

» Nous savions déjà à quoi nous en tenir, mais, après l'explosion de rage à laquelle on vient de se livrer au sujet de défaites qu'on s'est attirées soi-même, le mauvais vouloir, à lui seul, nous paraît aussi peu dangereux que précédemment.

» Nous conservons notre sang-froid et nous restons calmes, ayant conscience de notre propre force. »

La Gazette de la Croix insiste sur l'isolement de la France :

« Si la France, dit-elle, ne peut pas s'habituer à l'idée que toutes les nations, l'une après l'autre, accéderont à la ligue pacifique de l'Europe centrale, l'accueil fait au roi Alphonse n'augmentera probablement pas en tout cas la force d'attraction vers la France, principalement de la part des monarchies. »

Le Tageblatt de Berlin dit :

« L'Espagne ne pardonnera jamais cette offense. Les Français ont prouvé de nouveau combien ils sont habiles à gâter leurs affaires avec le bon Dieu et les hommes. »

LA PRESSE AUTRICHIENNE.

La Abendpost, gazette officielle, qualifie la manifestation de « brutale gaminerie. »

Le Tagblatt pense que la France « sera désormais non-seulement isolée, mais encore assiégée de tous côtés. »

Enfin, la Nouvelle Presse libre, rappelant le mot de Louis XIV, dit : « Les Pyrénées sont définitivement relevées. »

Chronique générale.

Il n'y a pas eu de conseil des ministres hier matin, si l'on en croit les officieux.

Cependant nos gouvernants ont tenu une petite conférence intime au ministère de l'instruction publique.

et d'affection je t'ai toujours parlé d'elle.

Mme Morget s'avance et lui présente son fils.

— Soyez heureuse, lui dit-elle, du bonheur que nous vous devons ; s'il reste dans votre cœur quelque sentiment de tristesse ou d'amertume, que la vue de cette innocente créature, qui vous sourit et vous tend ses petits bras, y ramène la sérénité et l'indulgence.

Anna ne répondit pas ; son agitation, ses traits bouleversés indiquaient le violent combat qui se livrait en elle.

— Anna, reprit Charles, j'ai été autrefois injuste et dur envers vous, mais vous savez bien que j'aurais été moins cruel dans mes récriminations si je vous avais moins aimée, que je m'en voulais de l'affection dont je ne pouvais me défendre pour une étrangère. Le poids de la reconnaissance me paraissait lourd à porter envers celle que je croyais appartenir à une race ennemie. Mais aujourd'hui il m'est facile de m'humilier devant vous, et c'est sans effort que j'implore mon pardon. Le ciel brumeux et triste que nous avons quitté n'était pas fait pour être témoin des aveux que j'étais tenté de vous adresser ; mais ici la nature semble être complice des plus risquées espérances. Voyez ces coteaux ombragés, ce lac aux eaux transparentes, cette soirée radieuse, tout sourit aux élans du cœur, aux rêves les plus enivrants. Anna, est-il donc nécessaire de vous dire que je vous aime ? Et vous, refu-

Le National nous apprend même qu'à l'issue de cette conférence, composée seulement de quatre ministres, M. Jules Ferry s'est rendu à l'Élysée auprès du Président de la République, et qu'à la suite de cette entrevue M. Jules Grévy se montrait très-agité.

On faisait courir le bruit, lundi soir, que M. Grévy, navré, découragé, songeait sérieusement, dit le National, à donner sa démission de Président de la République.

Les incidents scandaleux qui se sont produits à l'occasion du voyage du roi d'Espagne ont déterminé sur nos fonds d'Etat une baisse très-significative.

Baisse de 80 centimes sur le 3 0/0 perpétuel.

Baisse de 75 centimes sur le nouveau 4 1/2.

Baisse enfin de 1 fr. 95 sur le 3 0/0 amortissable, en tenant compte, pour ce dernier, du coupon détaché.

On lit dans le Paris :

« Il est aujourd'hui certain que le départ anticipé du roi Alphonse XII est uniquement dû aux attaques inqualifiables dont il a été l'objet de la part de M. Wilson.

» Le roi d'Espagne était, en effet, volontiers disposé à passer condamnation sur les scènes tumultueuses de la gare du Nord, qu'il expliquait soit par l'exagération d'un patriotisme irréflectif, soit par l'intervention d'une minorité tapageuse, comme il s'en trouve dans toutes les grandes villes. Mais il a été particulièrement froissé des notes qui ont paru simultanément dans la France et dans la Petite France, et dues, comme on sait, à des reporters aux gages de M. Wilson.

» Cette impression a été tellement vive, qu'il n'a fallu rien moins qu'une démarche personnelle de M. le Président de la République, pour décider le roi d'Espagne à se rendre au dîner officiel de dimanche soir. Il se demandait, en effet, chez qui il était invité à se rendre : « chez le beau-père de M. Wilson ou chez le Président de la République que française. »

» C'est uniquement à la persistance de ces sentiments qu'il faut attribuer le départ anticipé d'Alphonse XII.

» On a annoncé à ce sujet que M. le Président de la République s'était ému de la situation créée par M. Wilson. En conséquence, un éloignement temporaire de l'Élysée, sous prétexte d'un voyage en Italie, aurait été décidé.

» On ignore encore si cette mesure a été réellement prise. Nous croyons toutefois savoir que les membres du cabinet, justement préoccupés d'une intervention aussi anormale que dangereuse pour les intérêts de l'Etat, ont pris l'initiative de soumettre respectueusement à l'examen de M. Jules Grévy une série de documents de nature à éclairer sur des abus dont la gravité ne saurait plus longtemps échapper à personne.

» Nous ne savons à quelle solution s'ar-

serez-vous de me dire que vous m'aimez ?

Peu à peu le visage d'Anna se transformait, l'expression qui assombrissait ses traits se dissipait, un doux sourire passait sur ses lèvres.

— Je m'étais cependant, dit-elle, imposée la loi de refouler mes sentiments au fond de mon cœur ; j'en ai souffert, et je sens que je ne pourrais lutter davantage ; Charles, ne doutez pas plus de mon cœur que je ne doute du vôtre.

Elle présentait sa main au jeune homme qui la porta avec effusion à ses lèvres.

Louis COLLAS.

FIN.

Bébé apprend son histoire sainte, il est au paradis terrestre.

— Dis, maman, Adam et Ève, tu les as connus ?

— Oh ! non, mon chéri ; c'est trop vieux...

— Ah ! Bébé se recueille ; un silence ; puis, après réflexion :

— Alors, je demanderai à grand-père.

Au château, au milieu du dîner.

— Augustine ?

— Madame !

— Apportez la moutarde.

Augustine court à la nourrice et revient tenant dans ses bras un bébé frais et rose.

— Madame m'a demandé la moutarde... Voilà !

rétera M. le Président de la République ; ce qu'il nous est seulement permis d'affirmer c'est que, depuis que la question a été soulevée, son attitude n'a pas cessé un seul instant d'être absolument correcte. »

On lit dans le National :

« Nous croyons savoir que M. Wilson ne quittera pas le palais de la présidence, car M. Jules Grévy ne veut à aucun prix se séparer de sa fille. »

ÉTRANGER

MANIFESTATIONS A MADRID.

Madrid, 2 octobre 1883.

Hier, deux mille personnes environ se sont rendues devant la légation d'Allemagne où une démonstration a eu lieu aux cris de : « Vive le colonel de uhlans ! Vive l'Allemagne ! »

Une autre démonstration devait avoir lieu devant l'ambassade de France. Pour l'empêcher, le préfet de Madrid avait placé dans les environs cinquante gendarmes commandés par un capitaine.

Hier soir, pendant qu'il était à la réception du palais, le préfet a été averti que des manifestants marchaient vers l'ambassade. Prenant alors une voiture, il est arrivé place de l'Independencia, située à peu de distance de l'ambassade, avant la foule elle-même.

Le préfet a adressé la parole au peuple, lui rappelant les sentiments de l'honneur espagnol, les lois de l'hospitalité et le devoir international, ajoutant qu'il devait donner le bon exemple. La minorité de Paris, a-t-il dit encore, n'est pas la France, qui est une nation amie de l'Espagne.

Ces paroles ont produit un excellent effet, et la foule, quittant les environs de l'ambassade, s'est en partie rendue au Prado et en partie dispersée.

Dans la soirée, plusieurs placards, ainsi conçus, ont été affichés à Madrid :

« Citoyens, si on vous conseille de faire des manifestations contre la France, n'en faites rien. »

Vers neuf heures du soir, les groupes de manifestants se sont dispersés. Le conseil municipal de Madrid a adopté à l'unanimité une motion exprimant son indignation pour l'injure faite à l'honneur national dans la personne du roi d'Espagne à Paris.

Le conseil municipal a décidé d'aller en corps recevoir le Roi.

BULLETIN FINANCIER.

Paris, 2 octobre.

Au début de la séance on essaie, mais en vain, de relever les cours. Le 4 1/2 0/0 83 retombe aussi de 107.95 à 107.67 1/2 pour terminer à 107.70 ; le 3 0/0 de 78.15 à 78.

La tendance reste à la baisse, en dépit des efforts qui sont faits pour relever les cours ; l'abondance de l'argent, qui est offert à bas prix, ne change guère les dispositions du marché.

La modicité des prix de reports dénote une fois de plus l'existence d'une position à la baisse, qu'à sa justification dans la situation pleine d'aléas en face de laquelle on se trouve en ce moment.

On voit que nous avons raison de dire précédemment que les efforts des syndicats intéressés, pour leurs émissions au relèvement du marché, seraient impuissants à soutenir les cours, en tant qu'à la baisse par la logique de la situation financière et des événements politiques en suspens.

Le Panama est toujours faible à 482.50 ; les Obligations Nouvelles, dont la souscription va avoir lieu demain, n'ont pour ainsi dire aucun marché ; on les offre à 1 franc et 1 franc 25 de perte, mais les cours sont purement nominaux, car les offres ne rencontrent pas de contre-parties.

Quant aux Obligations anciennes, bien qu'elles soient d'une capitalisation beaucoup plus avantageuse que les Nouvelles, il paraît que le public ne veut pas plus des unes que des autres, car nous retrouvons les Obligations anciennes en nouvelle baisse à 420.

La plupart des valeurs subissent l'entraînement des Rentes et fléchissent.

La Banque de Paris est faible à 945.

La Banque d'Escompte à 505.

Les Chemins sont comme hier, et ne peuvent regagner l'avance perdue : 1,390 le Lyon, 1,840 le Nord, 1,290 l'Orléans, etc., etc.

Le Foncier est une des rares valeurs qui se soutiennent à peu près au milieu de la réaction générale ; il reprend de 1,255 à 1,270 et termine à 1,260. Les Obligations Foncières, toujours fermes en dépit des orages de la Bourse, sont demandées, les Foncières 1883 libérées à 347 ; les Communales 80 se tiennent à 452.

Pas de changements sur les fonds d'États étrangers, plutôt faibles : 90.80 l'Italien, 358.12 l'Égypte, 57 5/8 l'Extérieure. — 2,325 le Suez assez lourd, avec une maigre recette de 70,000 fr. La fin de la Bourse n'est pas meilleure, on reste presque au plus bas.

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

Nous publions ci-après l'attrayant programme du Concert qui sera donné demain jeudi, à 8 heures 1/2 du soir, dans le grand salon de l'hôtel de la Paix, par Ernest Nathan, le plus célèbre violoncelliste de notre époque.

Par ordre du ministre de la marine, les équipages de la flotte pour les jeunes gens qui ont atteint l'âge de dix-huit ans accomplis et exerçant les professions de boulangers, pâtisseries, cuisiniers ou tailleurs.

Ils peuvent se présenter au bureau de recrutement munis d'un certificat de leurs patrons, et constatant qu'ils sont bons ouvriers.

Le ministre de la marine est disposé à autoriser également l'engagement des jeunes gens de dix-huit ans capables d'être élèves-fourriers.

Ils doivent avoir une bonne écriture, connaître l'orthographe, les quatre premières règles d'arithmétique, nombres décimaux compris, et les règles de proportion.

Tous, d'ailleurs, doivent être reconnus physiquement aptes au service militaire.

SAINT-HILAIRE-DU-BOIS. — Le sieur Buffard, fermier à Bel-Air, commune de Saint-Hilaire-du-Bois, s'est pendu dans son étable, lundi matin. Il a été découvert par son domestique, Jean Hénard, qui a coupé la corde aussitôt. Le corps était encore chaud, mais il ne donnait plus aucun signe de vie.

Grand-Théâtre d'Angers.

On lit dans le Journal de Maine-et-Loire :

« Les pièces d'ouverture du Grand-Théâtre ont été la *Traviata* et *Jean-Marie*. La plupart des acteurs ont fait des merveilles, ce soir-là. Notre première chanteuse, M^{lle} Marie Garcin, l'élève du célèbre Ismaël, l'ancien baryton de l'Opéra-Comique, chante bien ; on voit facilement qu'elle a été à bonne école. M. Grandville, le premier ténor, a une voix très-harmonieuse ; on prend un plaisir extrême à l'écouter. Le baryton, M. Solve, qui a obtenu beaucoup de succès à Lyon et à Lille, a été très-bien accueilli par les spectateurs angevins. Au bout de quelques représentations, il sera plus facile de mieux apprécier le talent de tous ces acteurs.

« Comme lever de rideau, on nous a donné une comédie en un acte, de M. André Theuriot : *Jean-Marie*. Ce petit chef-d'œuvre a été joué jadis à l'Odéon. M^{lle} Garnier et M. Allain méritent de bonnes notes ; M. Linières serait un bon comédien s'il ne gesticulait pas tant.

« Dimanche, *Si j'étais Roi!* a permis à plusieurs acteurs de se faire connaître. M. Leroy, le premier ténor en double, a été vivement applaudi.

« On a commencé par un charmant opéra-comique : *Le Chalet*. M. Poitevin, qui est une excellente basse, est bien le sergent gouailleux qui a un faible pour les femmes. M. Constance est un Daniel bien réussi. Betty, c'est M^{lle} Martrelli, qui a une voix fraîche et qui donne à son personnage sa physiologie propre.

Disons en terminant que les chœurs sont bien habillés et marchent avec un ordre parfait ; que l'orchestre, toujours conduit par son habile chef, M. Gustave Lelong, fait honneur aux Angevins. Qu'exiger de plus ?

« Voilà de bons débuts, qui font bien augurer du succès de la nouvelle campagne théâtrale. »

NANTES.

Nous lisons dans le *Phare de la Loire* d'avant-hier :

« A l'heure où nous mettons sous presse, tout le quartier de la rue Scribe et de la rue Boileau est en émoi.

« Un infortuné débitant, M. Rottureau, mordu par un chat, est devenu hydrophobe, et ce malheureux, abandonné seul dans sa boutique, brise sa devanture à coups de poings. Personne n'ose intervenir et les agents de police ne s'arrêtent même pas pour s'enquérir de ce qui se passe.

« On savait dès huit heures du matin que la rage s'était déclarée chez ce malheureux, et à l'heure qu'il est (4 heures), aucune mesure n'a encore été prise pour s'emparer de lui et le transporter dans un hospice.

« Tous les voisins, terrifiés, ferment leur boutique.

« A 4 heures 1/4, de courageux ouvriers essayèrent de l'attirer vers eux, afin de s'emparer de lui ; mais Rottureau, au bout d'un moment, exaspéré de ce qu'on s'adressait à lui, lança une bouteille à la tête des assistants, qui fort heureusement ne furent pas atteints.

« La police intervient.

« Au dernier moment, il doit être bâillonné. On apporte des cordes pour le lier.

« Une autre version circule, d'après laquelle Rottureau serait non pas atteint d'hydrophobie, mais serait fou. Mordu il y a deux mois par un chat, bien que sa blessure eût été immédiatement cautérisée, il demandait chaque jour s'il n'était pas atteint d'hydrophobie.

« M. Rottureau était un citoyen très-estimé, de mœurs paisibles et qu'on n'avait jamais vu en état d'ivresse. »

Voici sur ce triste événement de nouveaux renseignements empruntés au *Populaire* :

« M. Rottureau était alité depuis dimanche et une réunion de médecins devait avoir lieu hier soir quand, vers quatre heures moins un quart, il sortit brusquement de son lit, disant à sa femme et aux clients qui se trouvaient là de partir.

« Sans attendre leur départ, il prit tout ce qui lui tombait sous la main : assiettes, plats, bouteilles de liqueurs, il les lançait à tour de bras dans la rue, brisant les vitres ; les éclats de verres volaient sur le trottoir en face.

« Tous les consommateurs, surpris, fuyaient effarés, ne comprenant rien à cette scène ; quelques instants après, M. Rottureau grimpa le long des vitrines et à une hauteur de deux mètres prenait de nouveaux projectiles qu'il lançait sur la rue.

« Cette scène avait attiré un nombre considérable de personnes, mais personne au premier abord ne cherchait à arrêter le malheureux ; la peur, on le comprend, faisait reculer les plus braves devant les accès désordonnés de M. Rottureau.

« Enfin, plusieurs gardes du 5^e canton arrivèrent ; l'un d'eux, M. B. rthaud, prit une couverture, et au moment où M. Rottureau s'apprêtait à briser quelques autres bouteilles, il lui lança adroitement la couverture sur la tête et le renversa à terre. Pendant ce temps, le brigadier Martineau et un blanchisseur, dont nous ignorons le nom, attachaient le malheureux qui écumait.

« M. Martin, adjoint, et plusieurs médecins étaient arrivés, ils le firent envelopper dans un matelas pour le transporter à l'Hôtel-Dieu.

« On se demande en songeant à ce triste événement si on est en présence d'un cas d'hydrophobie ou d'un cas de folie furieuse causé par la crainte de cette maladie. En effet, le cas s'est produit, il y a quelques années, à Paris : un homme, qui avait été mordu par son chien, se croyait enragé, et, dans sa folie, avait accompli des faits à peu près semblables.

« Les médecins prononceront sur le malheureux cas qui se présente.

« Rottureau est décédé hier matin à 4 heures. »

On lit dans le *Journal de Châteaubriant* :

« M. Barré, médecin à Nort, a fait l'acquisition d'une propriété située ville de Nort. Dans l'enclos se trouve une maison de dépendance qui, au moment de la vente, était habitée par un nommé Benato (Julien), âgé de 59 ans, charpentier de marine. M. Barré, qui désirait habiter seul sa nouvelle propriété, offrit une forte indemnité à Benato pour quitter sa maison, mais il opposa toujours aux propositions d'argent un refus opiniâtre. Surgit un procès en expulsion que Benato perdit haut la main. Il fut condamné à déguerpir, ce qu'il refusa de faire, déclarant avec une sibiسته fanfaronnade qu'il casserait la tête au premier qui se présenterait pour le faire sortir par force de sa maison. M. Barré surtout avait été l'objet de ses imputations et de ses menaces. Il devait lui briser les os, quoi qu'il advienne.

« A partir de ce jour il fut constamment armé et un revolver à six coups, toujours chargé, ne le quittait plus. L'opinion pu-

blique s'attendait à un malheur.

« Cependant, un mandat d'amener avait été décerné contre Benato pour menace de mort et envoyé à la brigade de gendarmerie de Nort. Dès le jour de la réception, M. le maréchal-des-logis se mit à la recherche de Benato, et vers 4 heures du soir, mardi dernier, il le trouva travaillant sur le port, au bord de l'Erdre. M. Mey était accompagné du gendarme Delafenêtre. Il connaissait l'homme qu'il devait arrêter et savait qu'il avait à faire une besogne rude et pleine de danger. Il n'hésite point et s'avance vers lui.

« A la vue des gendarmes, Benato quitte sa besogne, jette à terre sa besaigué et saisit un revolver placé à côté de lui dans une petite cabane en planches, il l'arme et couche en joue le maréchal-des-logis qui est en face de lui, à dix pas. Celui-ci conserve son sang-froid et parle. Qu'est-ce que vous avez, qu'est-ce que vous faites ? lui dit-il. Nous n'avons aucune affaire à vous, vous ne pouvez pas nous empêcher de passer sur le port. Travaillez, et ne vous préoccupez pas de nous.

« Rassuré par ces paroles, Benato pose son revolver à ses pieds, prend sa besaigué et se remet au travail. Les deux gendarmes continuent à marcher comme pour passer auprès de lui. Au même instant, Delafenêtre, grand et vigoureux gaillard, se précipite sur Benato, le saisit à la gorge et le renverse ; mais celui-ci avait eu le temps de ressaisir son revolver armé. M. Mey, qui s'est également jeté sur lui, essaie de lui enlever son arme, au risque de la faire partir et de se tuer.

« Une lutte terrible s'engage alors corps à corps entre ces trois hommes. Malgré la force extraordinaire de Benato, malgré la rage qui décuple ses forces, les deux hommes du devoir, leurs vêtements déchirés, tout contusionnés, peuvent maîtriser leur terrible adversaire, et, avec l'aide des sieurs Bouvier et Hamon, ouvriers charpentiers, le ligoter et l'attacher sur une brouette pour l'emporter à la caserne. Le lendemain, il a été conduit à la prison de Châteaubriant.

« Depuis son incarcération, Benato a répété que si les gendarmes ne l'avaient point pris en traître, il leur aurait cassé la figure à tous les deux. Le ton de sincérité qu'il met à le dire ne laisse aucun doute sur sa détermination.

« Le maréchal-des-logis Mey et le gendarme Delafenêtre méritent les plus grands éloges. Ils ont agi avec autant d'habileté que de courage, exposant leur vie sans hésitation pour accomplir un devoir. »

M. le procureur général Maulion, le gagnant du gros lot de la loterie de Lille, vient de donner 5,000 francs au bureau de bienfaisance de Lille, 4,000 francs aux jeunes pensionnaires de l'hospice qui ont tiré les numéros de la loterie, 3,000 francs au bureau de bienfaisance de Douai, 8,000 aux communes habitées par ses parents, des gratifications à des serviteurs et de nombreux secours à des familles nécessiteuses.

Soit vingt mille francs distribués : c'est du bon dix pour cent.

J'en aurais bien fait autant pour le même prix, et vous ?

Agriculture.

TROIS NOUVEAUX BLÉS

Tous les cultivateurs se plaignent que la production du blé ne leur donne aucun bénéfice, tous cherchent à améliorer la situation ; les uns demandent le remède au gouvernement, veulent par un impôt lourd empêcher l'introduction des blés étrangers ; les autres, plus pratiques, plus positifs, et surtout plus énergiques, cherchent à combattre le mal par une culture plus rationnelle, par des soins plus intelligents, par l'introduction du bétail en grand nombre dans leurs exploitations, par l'emploi d'engrais chimiques appropriés à leur sol et à leur climat, etc., etc. ; d'autres encore, et ce sont les moins nombreux, mais peut-être les plus persévérants et les plus hardis, demandent à l'amélioration de la race même de nos blés un correctif à notre souffrance.

Nous avons rarement la bonne fortune de parler de ces derniers, et nous saisissons avec plaisir l'occasion de les signaler quand elle se présente ; nous sommes donc

heureux de mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs des notes au sujet de quelques blés nouveaux créés par hybridation, par M. Henry Vilmorin.

Ce qu'il a fait est bien simple : — Choisissant un blé qui se recommande par sa paille, sa végétation abondante et sa productivité, il l'a fécondé par une variété à grain beau et pesant, — voilà tout, mais il a fallu le faire ! et surtout il a fallu, par dix années de culture, arriver à fixer ces nouveaux grains.

Voici en peu de mots l'origine et la description de ces blés :

Blé Dattel, issu du croisement du blé Prince-Albert et du blé Chiddam d'automne à épi rouge. Ce blé a tous les avantages du blé Chiddam, si répandu et si estimé en Brie, et en outre, il donne plus de paille et a le grain plus gros. M. Vilmorin croit qu'en obtenant ce blé, il a complètement atteint son but, qui était de créer un blé Chiddam plus productif en paille que l'ancienne race. Ce blé réussira dans toutes les bonnes terres à blé des environs de Paris et de toutes les localités où l'on fait des blés anglais. Il a la paille blanche, l'épi rouge et le grain blanc.

Blé Lamed. C'est le croisement du blé Prince-Albert et du blé de Noé qui a donné cette excellente race ; elle ressemble un peu d'aspect au blé de Bordeaux, mais elle a la paille plus forte et plus creuse, et l'épi un peu plus grand. Le grain est jaune, très-gros et beau ; c'est un blé hâtif qui réussira très-bien partout où l'on cultive le blé de Noé et le blé de Bordeaux. C'est, des trois races nouvelles, celle qui paraît convenir le mieux au sol et au climat de la Beauce.

Blé Aleph, sorti du blé de Noé ou blé bleu fécondé par le blé de Bergues. C'est un très-beau blé, tallant beaucoup, à tiges et feuilles glauques comme celles du blé de Noé ; épi blanc, long ; grain blanc et très-plein, aussi beau et aussi lourd que celui d'aucun autre blé. Cette variété convient aux bonnes terres moyennes ou riches ; elle est très-productive.

Nous indiquons les variétés par ordre de mérite, d'après les renseignements que nous possédons ; nous supposons que le Dattel est presque la perfection ; le Lamed ne lui cède qu'en peu de chose, et encore ; quant à l'Aleph, il luttera avantageusement avec les deux premiers en certaines conditions, conditions que la pratique aura à déterminer.

(Journal des Campagnes.) MAURICE MALÉ.

GRAND SALON DE L'HOTEL DE LA PAIX

JEUDI 4 Octobre, à 8 heures 1/2 du soir,

GRAND CONCERT

Donné par

ERNEST NATHAN

VIOLONCELLISTE

AVEC LE CONCOURS DE :

M^{lle} Gabrielle DE BIENVILLE

Pour la partie vocale,

Et M^{me} MERCIER-FISCHER et M^{lle} BERSOULLE

PROGRAMME.

PREMIERE PARTIE.

1. Fragment du 1^{er} Concerto.... GOLTERMANN.
Exécuté par E. NATHAN.
2. Air de *Robin des Bois*..... WEBER.
Chanté par M^{lle} Gabrielle DE BIENVILLE.
3. Quator de *Rigoletto*..... E. PRUDENT.
Exécuté par M^{lle} Yvonne BERSOULLE.
4. *Faust*, fantaisie..... E. NATHAN.
Exécutée par l'auteur.
5. La *Stradella*, chantée par M^{lle} Gabrielle DE BIENVILLE, avec accompagnement de violoncelle par E. NATHAN.

DEUXIEME PARTIE.

1. { A. Air de *Ballet*..... MASSENET.
B. *Chasse au papillon*..... KETTER.
Exécutés par M^{lle} Yvonne BERSOULLE.
2. { A. *Io t'améro*, mélodie..... } E. NATHAN.
B. *Polonaise*..... }
Exécutées par l'auteur.
3. Romance composée et chantée par M^{lle} Gabrielle DE BIENVILLE.
4. *Rapsodie Carnaval*..... ITALIENNA.
Exécutée par E. NATHAN.
5. Air des *Noces de Figaro*..... MOZART.
Chanté par M^{lle} Gabrielle DE BIENVILLE.

Le Piano sera tenu par M^{me} MERCIER-FISCHER.

PRIX DU BILLET : 5 FR.

On peut se procurer des billets chez M^{me} Mercier-Fischer et à l'Hôtel de la Paix.

Marché de Saumur du 29 Septembre

Blé nouveau (l'h.)	21 30	Huile de noix	50 130
From. 1 ^{re} q. (l'h.)	18 25	Graine tréfle	50
Froment (l'h.)	77	— lin	70
Halle, moyenn.	77 18 07	— luzerne	50
Seigle	75 12 11	Foin (dr. c.)	780 70375
Orge	65 12	Luzerne	780 65470
Avoine h. bar.	50 8 50	Paille	780 40445
Fèves	75 15 50	Amandes	50
Pois blancs	80 32	Cire jaune	50 190
— rouges	80 25	Chanvres 1 ^{re}	—
Colza	85	— qualité (52 k. 500)	—
Chenevis	50 19	2 ^{de}	—
Farine, culas.	157 52	3 ^{de}	—

COURS DES VINS.

BLANCS (2 hect. 30).	
Coteaux de Saumur, 1881, 1 ^{re} qualité	100 à
Id., 1881, 2 ^e id.	90 à
Ordin., envir. de Saumur 1881, 1 ^{re} id.	90 à
Id., 1881, 2 ^e id.	80 à
Saint-Léger et environs 1881, 1 ^{re} id.	90 à
Id., 1881, 2 ^e id.	80 à
Le Puy-N.-D. et environs 1881, 1 ^{re} id.	90 à
Id., 1881, 2 ^e id.	80 à
La Vienne, 1881, 1 ^{re} id.	60 à 65
ROUGES (2 hect. 20).	
Souzay et environs, 1881, 1 ^{re} qualité	200 à
Id., 1881, 2 ^e id.	175 à
Champigny, 1882, 1 ^{re} id.	175 à
Id., 1881, 2 ^e id.	150 à
Id., 1881, 3 ^e id.	120 à
Varrains, 1882, 1 ^{re} id.	120 à
Varrains, 1882, 2 ^e id.	100 à
Bourgueil, 1882, 1 ^{re} qualité	160 à
Id., 1882, 2 ^e id.	150 à
Id., 1881, 1 ^{re} id.	150 à
Id., 1881, 2 ^e id.	140 à
Restigné 1881, 1 ^{re} id.	130 à
Id., 1881, 2 ^e id.	130 à
Chinon, 1882, 1 ^{re} id.	130 à
Id., 1882, 2 ^e id.	130 à
Id., 1881, 1 ^{re} id.	130 à
Id., 1881, 2 ^e id.	130 à

Caisse d'épargne de Saumur.

Séance du 30 septembre 1883.
Versements de 79 déposants (9 nouveaux), 16,072 fr.
Remboursements, 18,288 fr. 85 c.

La Caisse d'épargne reçoit 2,000 fr. par livret, au taux de 3 fr. 75 pour 0/0.

On peut verser chez MM. les Percepteurs de Doué-la-Fontaine, de Lourdes, d'Ambillou, de Martigné-Briand, de Vibiers, de Trémont, de Coron, de Montreuil-Bellay, du Puy-Notre-Dame, de Brézé, de Fontevrault, de Varennes-sous-Montsoreau, d'Allonnes, de Saint-Lambert-des-Lévées et de Gennes.

Voici le sommaire du dernier numéro de l'Univers illustré :

TEXTE : Courrier de Paris, par Jérôme. — Menus faits. — Les préparatifs militaires en Chine, par H. Vernoy. — M. le général Schmitz. — Revue scientifique, par le Dr E. Decaisne. — Exposition nationale des beaux-arts, H. V. — A la fête de Saint-Cloud, par Ch. F. — Chantonne le braconnier, nouvelle, par Paul Caillard (Suite). — Batavia et Buitenzorg, par R. Bryon. — Courrier du Palais, par M. Guérin. — La chasse au tigre, par X. Dachères. — Le Cacique (suite), journal d'un marin, par Henri Rivière. — Bulletin financier, par Plutus. — Courrier des Modes, par M^{me} Iza de Cérigny. — Echaes.
GRAVURES : S. M. Alphonse XII, roi d'Espagne. — Les préparatifs militaires en Chine : Tso-Tsung-Tang, commandant en chef des armées chinoises ;

Tong-King-Sing, mandarin de première classe, bras droit de Li-Hung-Chang ; batterie de campagne des « Turbans verts », des troupes chinoises dressées par des officiers étrangers. — M. le général Schmitz, commandant le 12^e corps d'armée. — Paris. — Exposition nationale des beaux-arts : vue d'ensemble de la section de sculpture. — A la fête de Saint-Cloud : Un assaut d'armes. — La catastrophe de Java : Batavia et Buitenzorg (sept dessins). — La chasse au tigre dans les jungles. — Rébus.

Abonnements : un an, 21 fr. ; six mois, 11 fr. ; trois mois, 6 fr.
Bureaux : rue Auber, 3, Paris.

MAGASIN PITTORESQUE

Quai des Grands-Augustins, 29, à Paris.

Paris, un an . . . 10 fr. — Départements. 13 fr.
Union postale 13 fr.

Le Magasin pittoresque (rédacteur en chef, M. Edouard Charton) contient, dans son numéro du 30 septembre :

TEXTE. — Cervantes et son Don Quichotte, par M. Paul Lafitte. — L'Ours de neige, nouvelle (suite), par M^{me} J. Colomb. — Le Dattier (Egypte), — Les Souvenirs de Marco Polo à Venise, par M. Georges Lafaye. — Excursion aux volcans de l'Equateur, par M. Boussingault. — Pisons à tabac, par M. le Dr Louis Marchant.

GRAVURES. — Portrait de Cervantes, dessin de Jean-Paul Laurens. — Statue de Cervantes devant le palais des Cortès, à Madrid. — Fac-simile de l'écriture de Cervantes. — Maison habitée par Cervantes, à Valladolid. — Les Eclaireurs, composition et dessin d'Eugène Froment. — Anciens Pisons à tabac.

EN VENTE

A la librairie LACHÈSE et DOLBEAU, à Angers
GÉOGRAPHIE ABRÉGÉE DE MAINE-ET-LOIRE
A l'usage des élèves des écoles primaires
Par A. FRANÇOIS, Inspecteur de l'enseignement primaire à Cholet.
Prix 60 centimes, franco 75 centimes.

Eaux-Bonnes

Eau minérale naturelle contre : Rhumes Catarrhes, Bronchites, etc. Asthme, Phthisie, rebelles à tout autre remède. Employée dans les Hôpitaux. — Dépôt : toutes Pharmacies.
Vente annuelle : Un million de bouteilles.

PAUL GODET, propriétaire-gérant.

COURS DE LA BOURSE DE PARIS DU 2 OCTOBRE 1883.

Valens au comptant.	Coture précé.	Dernier cours.	Valens au comptant	Coture précé.	Dernier cours.	Valens au comptant.	Coture précé.	Dernier cours.	Valens au comptant.	Coture précé.	Dernier cours.
3 %	78 15	77 85	Est	735	735	Gaz parisien	516	519 75	Gaz parisien	516	519 75
3 % amortissable	79 75	79 85	Paris-Lyon-Méditerranée	1385	1385	Est	355	355	Est	355	355
4 1/2 %	107	106 90	Midi	1135	1150	Midi	359 25	359 50	Midi	359 25	359 50
4 1/2 % (nouveau)	107 75	107 60	Nord	1850	1830	Nord	366	365 50	Nord	366	365 50
Obligations du Trésor	505	505	Orléans	1280	1290	Orléans	361 75	361	Orléans	361 75	361
Banque de France	5425	5425	Ouest	792 50	795	Ouest	359 50	358 50	Ouest	359 50	358 50
Société Générale	520	517 50	Compagnie parisienne de Gaz	1352 50	1360	Paris-Lyon-Méditerranée	360 50	363	Paris-Lyon-Méditerranée	360 50	363
Comptoir d'escompte	972 50	967 50	Canal de Suez	2335	2332 50	Paris-Bourbonnais	361	360	Paris-Bourbonnais	361	360
Crédit Lyonnais	550	557 50	C. gén. Transatlantique	505	505	Canal de Suez	556	558	Canal de Suez	556	558
Crédit Foncier, act. 500 fr.	1270	1260				Bons de liquid. Ville de Paris	450	449 50	Bons de liquid. Ville de Paris	450	449 50
Crédit de France	17	15				Obligations communales 1879	452 50	452	Obligations communales 1879	452 50	452
Crédit mobilier	340	332 50				Obligat. foncières 1879 3 %			Obligat. foncières 1879 3 %		

Etude de M^e GAUTIER, notaire à Saumur.

A VENDRE

UNE MAISON

Située à Saumur, Montée-du-Fort, n° 13.

S'adresser à M. RIELLANT, médecin-dentiste à Saumur, ou au notaire.

Etude de M^e TAUGOURDEAU, notaire à Montreuil-Bellay.

A AFFERMER

Pour entrer en jouissance le 11 novembre 1885,

LA FERME DU MARAIS

Située communes du Coudray-Macouard et de Montreuil-Bellay,

D'une contenance de 31 hectares 3 ares 84 centiares.

S'adresser à M. GUERTIN, régisseur du château de Montreuil-Bellay, demeurant à Beaumont-en-Verron (Indre-et-Loire), ou à M^e TAUGOURDEAU, notaire. (607)

A LOUER

PRÉSENTEMENT

JOLIE MAISON

Située à Saumur, rue de Bordeaux, 15,

Comprenant neuf pièces avec jardin.

S'adresser à M. JOUSSEAU, épicier, rue de Bordeaux.

A LOUER

PRÉSENTEMENT

JOLI APPARTEMENT

Franchement restauré,

Rue de la Visitation, n° 105.

BELLE VUE sur la Loire.

M^e AUBOYER, notaire à Saumur, demande un principal clerc.

CHEVAUX D'ATTELAGE

Choix de 40 beaux chevaux de Hollande et de Normandie, pour attelage.

S'adresser à M. RAIMBAULT, marchand, rue de la Fidélité. (616)

A CÉDER

UNE MAISON DE GROS

Située à Saumur et en pleine prospérité, n'ayant aucun concurrent à 15 lieues environ.

Le vendeur pourra rester attaché à la maison aussi longtemps que l'acquéreur le désirera pour la mise au courant des affaires.

S'adresser au bureau du journal.

Manufacture de Pianos et Orgues

12 Médailles d'honneur.

LÉPICIER

RUE DE LA PRÉFECTURE, 26, ANGERS.

M. GAND, l'un des accordeurs de la maison, est en ce moment à Saumur. Adresser les demandes au bureau du journal.

A vendre VIN ROUGE de la récolte 1882.

S'adresser à M. BAZILLE, commune de Rou-Marson. (557)

LE PULICIDE

DESTRUCTEUR INFALLIBLE de tous les insectes nuisibles à l'homme, aux animaux domestiques et aux vêtements : Punaises, Puces, Poux, Mouches, Cafards, Artes, Moustiques, Pucerons, Araignées, Chenilles, Fourmis, etc.

Se trouve à la Pharmacie Centrale, chez M. E. D'HEUX, rue de la Tonnelie, 27, dépositaire pour l'arrondissement de Saumur. (174)

UNE MAISON DE COMMERCE

Demande un employé sérieux ayant des aptitudes commerciales. Bonnes références.

S'adresser au bureau du journal.

ON DEMANDE un apprenti et un garçon de magasin, dans une Maison de Nouveautés.

S'adresser au bureau du journal.

UN HOMME de 40 ans demande une place de cocher ou de valet de chambre.

S'adresser au bureau du journal.

UNE JEUNE PERSONNE demande un emploi dans un magasin. Bonnes références.

S'adresser au bureau du journal.

UN MÉNAGE demande à se placer, le mari comme cocher ou jardinier-potager, la femme comme cuisinière. Bonnes références.

S'adresser au bureau du journal.

A LOUER

PRÉSENTEMENT,

UNE MAISON

Située rue d'Orléans,

Occupée par M. MARAIS, marchand tapissier.

S'adresser à M^{me} veuve BRINDEAU, rue de Bordeaux, 6. (536)

A CÉDER

POUR CAUSE DE DÉCÈS,

L'HOTEL DE L'ESPERANCE

Sis à Saumur, rue de la Petite-Bilange.

Bonne clientèle.

S'adresser à M^{me} veuve LEFFET-CORON. (573)

GABINET D'AFFAIRES

CIVILES ET COMMERCIALES

64, rue de Bordeaux, SAUMUR.

Gérances — Expertises — Règlements de comptes — Vérifications d'écritures — Représentation, etc.

TH. BUREAU

Ancien manufacturier, ex-membre de la Chambre consultative des Arts et Manufactures, ex-président du conseil des Prud'hommes à Cholet, Agent général de l'AIGLE, compagnie d'assurance contre l'incendie.

LIBRAIRIE ABEL PILON

A. LE VASSEUR, SEUR

33 - Rue de Fleurus - 33

PARIS

Fr. par mois

par mois

Envoi franco des Catalogues

LIBRAIRIE - GRAVURES - MUSIQUE

Saumur, imprimerie de PAUL GODET.

Vu par nous Maire de Saumur, pour légalisation de la signature de M. Godet.
Hôtel-de-Ville de Saumur,